



Journée «*Avec vous* », Baar, 24 septembre 2018

Traduction de Maryvonne Bonvin – Texte original : transcription de son allocution.

Intervention de S.E. le Cardinal João Braz de Aviz

Je reviens chez vous après quelques années, et j'en suis très heureux, c'est une grande joie de vous retrouver. C'est bien que la salle soit pleine ! Même s'il elle avait été vide, je serais resté, car on peut aussi avancer avec trois ou quatre personnes ; mais c'est plus beau lorsque la salle est pleine !

J'ai préparé un thème qui sera un peu la suite de ce que nous avons vu il y a trois ans, avec quelques développements concernant la vie des consacrés dans le monde. Même s'il y a le texte pour les traducteurs, je préfère ne pas lire, car la lecture rend la communication un peu difficile. Et comme il s'agit du commentaire de ce que nous vivons, je préfère vous parler simplement, librement, en espérant que les traducteurs puissent traduire surtout la pensée, ce qu'il est utile de comprendre, car il me semble que c'est ce qu'il y a de mieux. Ensuite les écrits resteront, si vous désirez les approfondir.

Une salutation particulière à tous ceux qui ont assuré la coordination, car ils ont fait un travail extraordinaire ; à Rome, nous avons pu tout suivre pas à pas et accueillir toutes vos indications. Nous avons compris que lorsqu'on occupe une place d'autorité ou de coordination, l'attitude la plus belle est celle de l'écoute : une écoute en profondeur, qui essaie de comprendre par où l'on veut passer et où l'on veut arriver. Nous avons suivi ce chemin, vraiment nous pouvons le dire, grâce à deux secrétaires très bien : de votre côté Isabelle ici présente, qui devinait pour ainsi dire nos pensées ; et de notre côté Donato, mon secrétaire personnel ; une personne très maigre mais très efficace. Cela a assuré notre parcours. Nous avons pris beaucoup de soin et beaucoup de temps ; il y a eu une année de préparation. Cela me semble très beau !

Je salue encore Isabelle et tous ceux qui ont coordonné ce moment, avec une attitude importante que nous approfondirons demain : chercher à comprendre comment approcher la réalité des différentes vocations présentes dans la vie consacrée. En effet, dans la vie consacrée il y a par ex. l'*Ordo virginum*, l'ordre des femmes vierges ; et il pourrait aussi y avoir celui des hommes vierges, s'il y en avait toujours plus. Dans le monde, ils sont actuellement plus ou moins 9'000. Et puis il y a les instituts séculiers : il s'agit d'une vocation particulière, qui unit pour ainsi dire la partie religieuse avec la partie séculaire ; ils vivent normalement, les relations normales du quotidien avec les personnes, dans les problèmes de chaque jour. Le Pape la définit une vocation *révolutionnaire*, car elle unit deux choses bien distinctes, les faisant devenir une seule chose. Et puis il y a toute la très grande gamme des charismes que l'Esprit de Dieu a déposé dans le monde, dans l'Eglise, durant ces vingt siècles – et même avant, dans l'Ancien Testament – sont nées toutes ces familles, qui représentent toujours une nouveauté de l'Esprit dans l'histoire. Ce



sont les moines (hommes et femmes), dont certains ont une histoire qui remonte à mille cinq cents ans. Pour nous c'est vraiment une raison de remercier le Seigneur à genou. Par ex. J'ai appris qu'ici en Suisse, il y a un monastère qui n'a jamais fermé ses portes ; et il y en a peut-être beaucoup d'autres. Ce qui veut dire que là, il y a une expérience solide qui a résisté au temps et qui a toujours apporté sa contribution à l'humanité. Ensuite, il y a les frères et les sœurs : si nombreux, si nombreux dans le monde, dans des endroits jamais imaginés par nous ! Maintenant que nous voyageons pour aller trouver les congrégations et les monastères, nous voyons que l'Eglise est insérée dans des milieux auxquels je n'aurais jamais pensé, des mondes où il est vraiment difficile de survivre ! Et ils sont là, parfois seulement pour être une présence, pour être un signe d'espérance. On consacre une vie à cela, avec le danger de mort et tant d'autres dangers, y compris pour la santé... et l'on avance. Enfin, continuent aussi dans différents endroits les expériences des ermites. C'est vraiment une vocation impressionnante, grande, avec des caractéristiques très particulières ; elle est très ancienne dans l'Eglise, en Occident comme en Orient.

1

Et c'est dans cet ensemble de réalités que vous cherchez à faire route ensemble. Je vous partage tout de suite notre joie pour ce travail pas facile, mais important, vu qu'aujourd'hui nous avons beaucoup besoin de nous entraider, d'être proches les uns des autres, de ne pas prêter attention à nos barrières ou nos différences. Celles-ci doivent subsister – le Pape dit qu'il n'y a pas de communion et d'unité sans le respect de la diversité – ; c'est pourquoi nous devons le faire de telle sorte que tout resplendisse dans une unique grande expérience, à la suite du Christ et de nos fondateurs et fondatrices. C'est vrai que nous nous trouvons au cœur d'une grande crise : on prévoit que dans les 20 prochaines années, en Europe, la vie contemplative aura diminué d'au moins 50%, car l'âge moyen des moines et des moniales est très élevé, 85 ans, et les vocations ne sont pas proportionnelles aux décès ; il y a donc une grande inadéquation. Cependant, il y a d'autres continents où la vie consacrée explose. Il y a deux semaines, je suis rentré du Vietnam, un pays de 80 millions d'habitants, encore sous un régime communiste ; même s'il me semble qu'il soit déjà plus capitaliste que communiste, mais il conserve quelques caractéristiques du communisme, comme un pouvoir fort qui suit tout de près. C'est un pays où, durant trois siècles, il y a eu 130'000 martyrs chrétiens. Ce qui a engendré une Eglise forte, qui compte aujourd'hui 7 millions de catholiques ; il y a 250 congrégations religieuses, et chaque année des milliers de jeunes, de novices se donnent à la vie consacrée. Peut-être connaissez-vous ces données, qui démontrent que la situation n'est pas pareille dans toutes les parties du monde. En Afrique, c'est un peu la même chose ; en Amérique latine nous nous trouvons dans un moment de stase, avec un peu moins de vocations et des changements aussi. Cependant la vie consacrée avance.

C'est dans ce sens que nous voulons réfléchir sur quelques points qui nous semblent importants pour nous aujourd'hui, pour considérer ce phénomène. Nous voulons réfléchir les yeux



ouverts, au cœur de ces problèmes : un signe de maturité est celui de nous situer actuellement face aux problèmes existants, avec le don de Dieu que nous avons reçu. C'est très important pour pouvoir avancer. Quelles sont les situations concrètes, qu'est-ce qui est en train de changer ? Nous avons entendu l'analyse du Conseiller d'Etat Joachim Eder : je suis pleinement d'accord avec lui, nous avons fait la même constatation. L'Eglise cherche à comprendre ce monde des jeunes, et elle est en train de faire un travail merveilleux ; leur Synode va commencer sous peu.

Comment vivre en ce moment la vie consacrée ? Le Pape a utilisé une phrase de l'Evangile de Luc qui nous est très utile : « A vin nouveau outres neuves ». Je pense que vous avez déjà entendu souvent cette phrase, depuis l'année de la vie consacrée (2015) jusqu'à aujourd'hui. On réalise que les formes de la vie consacrée actuelles ne résistent plus ; il existe un noyau central qui doit perdurer bien sûr, mais il y a beaucoup d'autres choses qui doivent changer. C'est ici que se présente une difficulté : dans certains endroits, on ne veut pas changer une seule virgule, alors qu'ailleurs on veut tout changer et on perd même l'essentiel. Nous brésiliens, nous disons que lorsqu'on donne le bain au bébé, il faut éviter de jeter le bébé avec l'eau du bain. L'eau sale doit s'en aller, mais le bébé doit demeurer. Ce qui veut dire qu'il faut comprendre ce qui est à changer et ce qui doit demeurer.

Où s'appuyer ? Voilà un point qui me semble important. Nous devons naturellement nous appuyer sur la personne de Jésus : c'est Lui le centre de tout. Jésus est bien plus qu'une idée, Il est la Vérité; Jésus est bien plus que n'importe quelle expérience, Il est l'Amour. Jésus est la beauté, la réalisation de tout ce que nous avons de plus profond dans notre cœur. Alors il faut y puiser à nouveau pour retrouver cette véritable expérience du Seigneur en nous.

C'est un travail que nous sommes en train de faire, en repartant du Concile Vatican II. Il ne faut pas laisser de côté le Concile : si la vie consacrée ne connaît pas bien le Concile, au moins en ce qui la concerne, elle aura des difficultés à se mettre à jour. Lorsque les évêques ont eu cette grande rencontre à Rome dans les années '60 – 2'500 évêques provenant du monde entier –, on essayait justement de comprendre l'Eglise en ce moment historique. Ils ont vraiment eu un énorme courage : personne ne s'attendait à ce qu'un vieux Pape, de transition, que personne ne croyait capable de quelque réforme que ce soit, puisse annoncer et commencer le Concile. Ce fut Jean XXIII. Et le Concile a eu lieu, continué par Paul VI jusqu'au bout, avec beaucoup de sagesse.

2

Pourquoi ce moment est-il important ? Parce que c'est le moment le plus représentatif de l'histoire devant Dieu que nous offre l'Eglise de notre temps. C'est un document universel, préparé avec beaucoup de soins, en écoutant beaucoup, et en disant ce que chacun ressentait dans son cœur, en soi.



Que dit le Concile à propos des consacrés et consacrées ? Tout d'abord, nous avons *Lumen Gentium*, qui est une constitution dogmatique qui parle de l'Eglise. Nous devons bien le comprendre, car parfois nous pouvons nous tromper déjà à ce stade. Le Concile a voulu reprendre la compréhension de l'Eglise à partir de la Bible, c'est à dire voir quelle est l'image à laquelle se référer pour mieux comprendre l'Eglise. Ce qui définit bien des choses. Il n'a pas répété ce que disaient les conciles précédents (Vatican I et le concile de Trente), qui disaient que l'Eglise est une société parfaite, etc... Mais il dit: l'Eglise est le peuple de Dieu. Cette expression est un très beau collectif, sans distinction : peuple de Dieu. Si nous regardons qui est ce peuple, ce sont des hommes, des femmes, des apôtres, des prophètes, des consacrés, des mariés, des professionnels, des personnes de toutes cultures... Il y a donc ce peuple de Dieu formé de chaque personne qui découvre Jésus Christ et désire vivre selon Son enseignement. Il est intéressant de constater qu'au chap. VI de la *Lumen Gentium*, nous sommes situés dans le peuple de Dieu. C'est pourquoi, aucune réalité de la vie consacrée ne peut trouver son identité sans vibrer, vivre, s'insérer profondément dans l'Eglise. C'est important pour nous tous : notre vocation, tout ce que nous sommes est pour l'Eglise, est Eglise, doit être Eglise. Nous ne formons pas un groupe séparé ; il n'existe pas d'ONG, une sorte d'organisation complète en soi, qui n'a besoin de personne d'autre parce qu'elle a sa réalité en elle-même. Voilà le premier aspect qui définit bien le chemin que nous parcourons.

J'aimerais m'arrêter sur le thème du renouveau postconciliaire. Qu'avons-nous retenu du Concile ? Nous nous référons à un décret qui s'appelle *Perfectae Caritatis*, la charité parfaite. Qu'est-ce que cette charité parfaite ? Que nous dit-elle ? Vous savez, ces choses valent aussi pour les évêques, pour les cardinaux, pour les monastères... pour nous tous. La première chose que dit le Concile nous concernant, c'est que nous sommes tous appelés à devenir des disciples de Jésus. Disciples : c'est un terme central pour nous aujourd'hui. Nous n'avons pas une doctrine à nous, même si nous avons une très riche histoire, des siècles ; nous avons le Seigneur vivant au milieu de nous, Celui qui est né de la Vierge Marie, qui est né pauvre, petit, exclu ; qui est mort pour nous, et qui est ressuscité. Voilà le centre de notre vie. Et Il est vivant, Il continue à vivre dans Son Eglise. Suivre Jésus est donc la première chose. Ce qui nous permet de comprendre qu'il y a d'abord un grand changement à faire, que nous approfondirons ensuite. Pour être disciples, l'intelligence, la compréhension des choses ne suffit pas. Le Pape dit aujourd'hui que l'éducation se fait avec trois dimensions : la tête (l'intelligence); le cœur, car nous devons avoir la passion du Christ; les mains, c'est à dire réaliser ce que nous croyons. Ces trois aspects donnent la dimension du témoignage du disciple. C'est très important pour nous.

Parfois nous avons l'impression que certains d'entre nous sont déjà très mûrs, et d'autres pas du tout ; certains très importants et d'autres pas du tout; certains sont au-dessus et d'autres au-dessous... selon l'Evangile, cela semble plutôt compliqué. D'où repartir alors ? Pour devenir disciples, nous avons été baptisés. Qu'est-ce que le baptême a réalisé en nous ? Il nous a tout



d'abord donné la plus grande dignité que nous puissions avoir, que nous ne perdrons jamais, qui nous appartiendra toujours : être des enfants de Dieu, nous tous, sans distinction. Une seule grande dignité : enfants de Dieu. C'est très important cela. Le baptême nous a conféré une très grande dignité. Et la conséquence d'avoir tous le même Père est que nous devenons tous frères. Il y a ici un autre problème, car si nous observons l'Eglise aujourd'hui, nous la découvrons souvent comme une organisation faite de castes, comme on le disait : des personnes importantes, et des personnes qui ne le sont pas; il y a une distinction entre hommes et femmes, qui dans ce sens est erronée... cela nous fait mal et nous nous demandons : mais alors, quand est-ce que l'Evangile se réalisera ? Comment fera-t-on ?

3

Nous devons retrouver cette égale dignité. C'est pour cette raison que le Pape, durant la période de Noël, rassemble les cardinaux et, au lieu de nous exprimer ses vœux, il nous réprimande. C'est impressionnant. Nous sommes un peu privilégiés, nous...! [Rires] Et il le fait avec une telle liberté qu'on ne peut vraiment pas le critiquer, car ce qu'il nous dit est vrai. Ce qui nous plaît, ce sont les tapis rouges, les vêtements rouges, les croix dorées; il nous plaît d'avoir un beau plat, cardinalice dit-on; il nous plaît d'être appelés «Eminence »... J'utilise cette croix de bois parce que je l'ai reçue à Rio de Janeiro, du Cardinal, durant la Journée Mondiale de la Jeunesse. Certains de mes compagnons me demandent : « Pourquoi utilises-tu cette croix ? Elle ne vaut rien ! » Et je réponds : et pourtant Jésus a été crucifié sur une croix de bois... Nous avons perdu le sens du fait que Jésus a été crucifié sur le bois. Parfois on voit dans les musées des anneaux de cardinaux : des anneaux grands comme ça...[il indique quelques centimètres]. Et je me demande : mais combien d'autorité en plus me donne le fait d'avoir un tel anneau ? Rien ! C'est une pure illusion. Par ex., en ce qui concerne notre dicastère, à Rome, ainsi que d'autres, le Pape ne veut plus que nous soyons ceux qui enseignent, qui corrigent, qui sont au-dessus. Nous avons changé et adopté un autre style, celui de l'écoute, d'être des frères qui accueillent la souffrance qui arrive, la joie qui arrive; ensuite nous essayons de comprendre ensemble que faire. Parfois, cela prend plus de temps, parfois les problèmes semblent plus longs à résoudre; et pourtant la paix revient dans les personnes, ce qui vaut bien plus! C'est pour cela que cet aspect du baptême est celui dans lequel nous pouvons tous nous retrouver.

Nous parlions d'*état de perfection*, nous disions que notre chemin était celui de *l'état de perfection*, n'est-ce pas ? Et ceux qui ne suivent pas cette route, dans quel état se trouvent-ils ? D'imperfection ! Pauvres mariés ! Mais je me demande : d'où viens-tu toi ? Es-tu tombé d'un arbre ? [Rires] Notre raisonnement est donc aussi insuffisant. Y a-t-il deux spiritualités ? Jésus a-t-Il créé deux types de sources ? Non ! On dit : « Le pauvre, il s'est marié... » Pauvre, non ! Lui il va à Dieu seulement s'il se marie. C'est là que se trouve le noeud : recréer ce rapport dont nous avons besoin. Nos pratiques ascétiques dans ce domaine : que de distinctions avons-nous faites ! Être trop avec les hommes m'éloigne de Dieu. Mais qui l'a dit ? Peut-être trouve-t-on cela dans



l'Écriture quand il s'agit de quelque grand péché. Nous avons perdu la voie de la relation avec l'autre en tant que voie de rencontre avec Dieu. Et qu'est-ce qui a pris la place de cette voie alors ? l'individualisme : je dois me débrouiller seul. Et pour ce faire, je fais tout pour devenir autonome. Mais ainsi, nous perdons la dimension communautaire. Et même s'il y a la communauté, avec l'individualisme il n'y a pas de vie, il n'y a pas de joie fraternelle. On survit avec l'argent ou les maisons que l'on possède. Et cela nous fait mal, car ce n'est pas ce que nous désirons.

A propos du Concile, je voulais souligner cet aspect, c'est à dire suivre vraiment Jésus; ne pas avoir une double vie : j'ai la foi mais j'agis autrement; cela n'a pas de sens. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles il nous semble que l'Évangile ait perdu sa force et que l'homme d'aujourd'hui n'ait plus besoin de Dieu. Cependant, dire quelque chose de ce genre, c'est nous enlever ce que nous avons de plus précieux. Il faut retourner à ces choses.

La deuxième chose que dit le Concile : nous devons retrouver nos fondateurs, qui sont essentiels. Le charisme, s'il a été reconnu, ne vient pas de la terre, mais d'en-haut. Le charisme a une origine divine. C'est pourquoi je ne peux jamais dire : le charisme touche à sa fin. Les congrégations qui se préparent à mourir sont peut-être en train de prendre la place de Dieu. C'est faux, car un charisme meurt quand Dieu le veut, non pas quand nous le voulons. Nous avons quelques situations où tout un ordre religieux était pratiquement mort ; il restait une seule personne. Cette personne est restée fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Entre-temps, trois compagnons se sont mis avec lui ; l'un de ces trois compagnons est devenu évêque, et il leur a ouvert son église... aujourd'hui, ils sont à nouveau une très belle famille religieuse. D'autres ordres ont été supprimés de l'histoire et ils sont nés à nouveau ; je ne sais pas comment, mais ils sont nés à nouveau. C'est quelque chose à quoi nous devons faire attention, car il se peut que nous sortions encore davantage de la voie quand nous déterminons nous-mêmes la fin d'un charisme. Est-ce que Dieu le voudra ainsi ? Le disciple écoute, le disciple demande, le disciple prie, cherche, remercie et va jusqu'au bout.

4

A ce sujet, le Pape a une expression très simple et belle : il dit que c'est beau quand nous sommes éprouvés, il ne faut pas s'enfuir ; car si nous partons, le Seigneur revient pour nous consoler mais Il ne nous trouve plus. Car Dieu revient nous consoler là où nous devions être, et peut-être n'y sommes-nous plus. Cela m'a un peu secoué et beaucoup aidé.

Un troisième aspect : ne pas se limiter à conserver les bonnes traditions du passé, mais dialoguer intensément avec la culture actuelle. Voici ce que demande le Concile : il s'agit d'entrer dans le changement qui se passe et d'y trouver une voie, avancer et comprendre comment apporter le témoignage du Christ dans cette nouvelle situation. Ce point me semble aussi très intéressant, car il nous appauvrit de la richesse des traditions que nous avons accumulée. Un charisme n'est



jamais complètement lié à une culture ; il naît dans une culture, comme Jésus est né dans un peuple; mais le charisme est plus grand que la culture. En effet, le charisme a la possibilité d'entrer partout si c'est un vrai charisme. Si par contre c'est une imposition de la culture, il peut devenir dangereux ; il le devient, car il nous pousse à dire qu'une culture est plus importante qu'une autre, et cela est une terrible erreur. Une culture est différente de l'autre ; si elle est plus importante qu'une autre, cela dépend des valeurs qu'elle a. Plus les valeurs d'une culture se rapprochent de l'Évangile, plus cette culture exprime la beauté de l'homme, de la femme, de la nature... Le dialogue doit nous faire entrer dans ce que le Synode des jeunes a fait : à un certain moment, le Pape François et le secrétariat du Synode ont remarqué que les évêques étaient en train d'analyser les jeunes, de parler des jeunes, mais qu'ils ne les avaient pas écoutés. C'est pour cette raison qu'est né le Pré-synode. Et tout a changé, car la manière de contacter les jeunes s'est faite selon leurs habitudes : via internet. Ils ont contacté 200'000 jeunes, avec leur nom et prénom, en suivant chaque point. Le Pape a dit aux jeunes : « Je ne veux pas qu'il y ait seulement ceux qui ont la foi ; je veux que viennent les jeunes tels qu'ils sont et qu'ils disent ce qu'ils ont dans le cœur ». C'est pourquoi il y a des questions très claires. L'Église veut se rendre là où ils se trouvent ; et c'est très beau. Il y a déjà un petit livret qui résume tout cela ; ce sera une grande aide pour nous tous qui y travaillerons.

Le dialogue avec la culture : nous devons être capables de nous ouvrir. Par exemple, aujourd'hui il s'agit de nous ouvrir aux Églises : c'est beau d'être ici de diverses Églises. Avec nos fondateurs, avec bon nombre d'entre eux, nous sommes encore avant nos divisions. Ce qui nous donne beaucoup d'espérance. Le Pape aimerait tellement que nos rencontres de consacrés soient de plus en plus des rencontres œcuméniques. J'ai cela dans le cœur ; c'est pour cela que j'étais si attiré de venir ici, comme d'aller en Allemagne. D'autre part, nous devons avoir cette même capacité de dialogue avec les autres religions aussi ; non pas pour les amener dans l'Église, mais pour établir des relations. De même avec les personnes qui ne professent aucune foi. Il s'agit de changer nos schémas, sinon nous devenons un groupe fermé qui se regarde lui-même et perd la dimension d'Église.

Mais il n'y a pas que ces trois choses dont parle le Concile. Il parle de bien d'autres points encore; mais nous ne les approfondirons pas, compte tenu du temps que nous avons à disposition.

Je passe maintenant à une citation de la page 5 du document. Il me semble que c'est une phrase du Pape. J'aimerais la lire calmement, car cela demande à réfléchir. « Tout système stabilisé tend à résister au changement et fait tout pour maintenir sa position, parfois en occultant ses incohérences (c à d des choses contradictoires mais auxquelles on tient), parfois en acceptant d'opacifier vieux et neuf (créant des ombres vis à vis des valeurs anciennes ou des nouvelles), ou bien en niant la réalité et les frictions (les difficultés) au nom d'une concorde fictive (qui n'a pas de sens), ou même en dissimulant ses propres buts par des ajustements superficiels ». Cela



arrive-t-il ? Nous sommes concernés ! « Malheureusement ne manquent pas les exemples où l'on constate l'adhésion purement formelle sans la conversion du cœur nécessaire ». C'est une phrase qui m'a vraiment mis en lutte, un combat personnel. Mais nous vivons un moment de changement, nous devons changer. Le Pape dit qu'il préfère une Eglise blessée mais qui lutte.

5

Prenons alors concrètement quelques domaines de notre vie consacrée qui ont besoin de changement. Ensuite vous aurez l'occasion d'en discuter. Je dis d'abord ce que nous essayons de comprendre maintenant. Je présenterai trois domaines.

Tout d'abord : il faut changer la formation, le domaine de la formation. En général, notre formation est devenue statique, fermée, avec des contenus bien définis, déjà prêts et transmis. Nous sommes à un point où souvent, sa formation terminée, la personne est formée, mais après trois ou quatre ans, elle s'en va. Formée à quoi, formée pour quoi ? Il nous vient un doute quant à cette formation : sera-t-elle vraie ainsi ? Nous sommes en train de comprendre que la formation est différente : elle commence dans le sein maternel et se termine au dernier souffle. Quand on émet le dernier soupir, on est formé. Quelqu'un dira : mais alors, à quoi cela sert-il ? Cela a une grande valeur : on est prêt, on est formé. *Tout* participe à notre vie de formation : le sein maternel, la relation mère-enfant, père-enfant, la famille, l'école, les personnes avec lesquelles nous avons échangé nos expériences, les expériences que nous avons vécues; tout cela est en nous et ne disparaît pas. En plus, il y a ce que nous apprenons à un moment particulier de formation, et qui doit exister. Mais face à cette formation de disciple, il s'agit toujours d'apprendre en direction de l'Évangile. Ainsi une des conclusions est que les personnes en formation doivent se former, mais que les formateurs eux aussi ne sont pas formés. C'est une très belle découverte : bienheureux le formateur qui sait ne pas être formé ; car lorsqu'il se croit formé, il peut détruire beaucoup de choses. Il y a des supérieurs et des formateurs qui sont en train de brûler toute une génération, car ils enseignent parfois des choses qu'eux-mêmes ne vivent pas, et parfois ils ne sont pas ouverts à la nouvelle réalité, ou à la réalité elle-même. Un de nos problèmes par exemple, est le suivant : on prend une personne qui est en train de se former ; là elle entend ces expressions fougueuses et très belles des fondateurs, et puis elle regarde la communauté. Bien sûr, car la communauté forme ; mais parfois, la forme de la communauté n'est pas selon les règles, ni selon le fondateur, ou bien elle a perdu un peu de la lumière qu'avait le fondateur. C'est là que se trouve elle problème : la communauté forme-t-elle selon ce qui a été dit ? Le formateur raconte-t-il ses expériences selon son fondateur pour dire aux autres qu'il est possible de vivre selon ce qu'a dit le fondateur, ou bien transmet-il simplement les notions et les connaissances qu'il possède ? Ces notions restent dans la tête mais ne descendent pas dans le cœur, ou bien elles y descendent pour un peu de temps et puis disparaissent. Si nous regardons ceux qui s'en vont – les supérieurs le savent –, certains sont des personnes qui doivent vraiment s'en aller ; mais beaucoup disent : je n'y trouve plus la famille, ma maison n'est plus une maison,



je ne me sens pas à la maison. Il ne s'agit pas que de la question affective ou sexuelle ; il y a aussi ce fait : je ne me sens pas en confiance, je n'arrive pas à m'ouvrir, je rencontre une difficulté énorme à dialoguer ; il manque une atmosphère où nous sommes frères et sœurs, et cela fait très mal.

C'est dans ce sens que la formation doit changer, c'est à dire devenir un partage d'expériences à la suite du Christ, à la suite des fondateurs. Raconter nos expériences : comme nous l'avons fait ? Il y a en effet des moments de notre vie qui sont décisifs ; ces expériences, mises en commun, nous aident tous. Combien avons-nous terminé notre parcours spirituel seulement dans la main du directeur spirituel ! Là cependant, le secret est total, il n'est pas transmis à la communauté. Parfois une difficulté surmontée, remontée à la communauté, où il y a la vie, fait grandir tout le monde. Mais cela nécessite une atmosphère de famille.

Ainsi nous nous demandons : quelle est aujourd'hui la vertu propre à notre formation, dont il faudrait prendre particulièrement soin ? J'aimerais répéter ce que le Père Cencini, professeur à Rome, dit – et nous nous en sommes grandement réjouis – : cette vertu, au sujet du *discipulat*, s'appelle « *docibilité* » (*responsabilité*) et non pas docilité. La docilité est parfois plus confortable ; elle nous fait suivre un maître. Mais un maître qui est parfois dur avec nous, mais qui est vrai, c'est Jésus : « *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* » : il s'agit d'arriver jusque-là, mais en nous souvenant que Celui qui nous le dit a donné sa vie pour nous, Il nous aime. Alors oui, je peux Le suivre avec certitude, même dans les moments difficiles. Cette réflexion dit qu'il faut devenir comme le vase – c'est aussi une expression de la Bible – dans la

6

main du potier. Le vase se laisse travailler. Si nous créons beaucoup de barrières, le Seigneur ne réussit plus à parler. Prenons l'exemple du jeune homme riche : c'est impressionnant ; c'était un homme bon, qui accomplissait les dix commandements. Jésus l'a regardé avec amour, et il aura compris que Jésus l'aimait. Mais il était riche de lui-même, c'est à dire qu'il avait une décision dans son cœur : il ne pouvait pas trouver la sécurité en Jésus, elle se trouvait dans ses richesses. Et dans la liturgie du même jour, il y a l'expérience de Samuel. Samuel c'est le contraire ; il demande : « *Seigneur que veux-tu ?* », et puis, aidé par son formateur, le prêtre Eli, il dit : « *Parle Seigneur, ton serviteur écoute* ». C'est l'ouverture à quelque chose que nous ne connaissons pas, qui est plus grand que nous, mais qui nous donne la certitude que Celui qui parle est Celui qui nous aime et donne sa vie pour nous. C'est quelque chose de simple au fond. Cela à propos de la formation. Ainsi la formation devient dynamique, elle se renouvelle, s'approfondit, découvre de nouvelles dimensions méconnues auparavant ; elle absorbe en outre les belles lumières qui correspondent à ce moment historique, sans aucun problème pour notre charisme.

Deuxième chose : nous devons nous rapprocher et changer la question de l'autorité et de



l'obéissance. C'est un point crucial. Pour changer ce système, que nous avons rendu d'une part absolu, et d'autre part démocratique, au point de tout perdre, nous devons nous demander : qu'est-ce que l'obéissance, qu'est-ce que l'autorité ? Pour pouvoir réaliser les deux expériences, il faut avant tout avoir la foi, certes, mais être dans la fraternité, car nous avons la même dignité, une unique dignité : nous sommes enfants de Dieu et frères entre nous. Celui qui commande comme celui qui obéit doit expérimenter la fraternité. Si quelqu'un n'est pas prêt à donner sa vie pour l'autre, à avancer avec lui, il commettra toujours soit un acte de supériorité, soit un acte d'annulation qui sert à rien, car ce n'est pas selon l'Evangile. Le terme de *supérieur* aussi n'est pas bien. Supérieur à qui ? Il n'est pas supérieur à Dieu ; il n'est pas supérieur à l'autre. Alors qui est-ce qui commande ? C'est celui qui sait écouter davantage, qui sait servir davantage, et à la fin, grâce à cette capacité donnée à la communauté, à la lumière de l'Esprit, il est capable d'indiquer le chemin que l'on suit.

La vérité n'est pas dans la complète démocratie. La démocratie est un bon système social et politique, très bon, mais qui établit la vérité selon la majorité. Pourtant, la vérité parfois ne se trouve pas dans la majorité ; elle peut se trouver dans une seule personne ou dans un groupe. Ce qui signifie que le nombre ne suffit pas pour garantir une voie : pour trouver la vraie voie, il faut tenir compte des valeurs, sinon on ne trouve aucune voie. C'est un problème aujourd'hui, car nous disons : « Avec notre communauté, par vote, nous avons résolu cela à 50 contre 10 ». Bien, mais avez-vous trouvé ce que Jésus voulait ? Avez-vous trouvé ce que le fondateur voulait ? A Rome, il y a une supérieure qui est restée 35 ans supérieure générale, et à la fin, elle a fait changer les constitutions pour mourir supérieure générale. Si c'est une malade, il s'agit de la soigner, de l'envoyer chez un psychiatre ou un psychologue, car elle ne va pas bien et elle lèse les autres personnes. Cela s'est vraiment passé. Nous avons essayé de l'aider à sortir de là et elle est sortie, mais aujourd'hui encore elle ne l'a pas accepté. C'est donc un mensonge de dire que c'est seulement dans l'autorité que se trouve la clarté de la volonté de Dieu ; la volonté de Dieu se trouve dans la personne qui suit Jésus, et qui s'exprime ensuite aussi dans une autorité plus grande, par exemple, celle du Pape, grâce à une vocation particulière dans le cas de l'évêque ou des supérieurs; mais seulement s'ils sont en chemin avec Jésus. Il n'est pas bien que les personnes disent : « Tu dois seulement obéir, rien de plus, et je dois seulement commander parce que je connais la volonté de Dieu » ; ce n'est pas vrai. Elles se trompent elles-mêmes de manière non évangélique. Le Pape dit : « la vérité doit être cherchée en *synodalité* », en avançant ensemble, avec beaucoup de docilité envers l'Esprit Saint, pour comprendre ce que Dieu veut nous dire. Si nous n'entrons pas dans cette *docilité*, nous n'écoutons pas l'Esprit, car l'Esprit parle à travers la bouche de tous, parfois d'un enfant, parfois d'une personne qui n'a pas de valeur, d'un esclave. Le cas d'Ester, par ex., dans la Bible, est très beau : c'est une esclave – reine, mais esclave – qui sauve son peuple.



Il faut comprendre les voies que le Seigneur prépare. Nous devons changer. Si l'on est vraiment prêt à construire la fraternité, à se sentir égal aux autres, à travailler comme les autres, alors on peut vraiment avancer. Combien de fois avons-nous cherché à sauver nos communautés plus faibles en y amenant des jeunes, mais sans partager avec eux ni l'argent ni le pouvoir...? « Mais ils sont immatures, ils ne savent pas... ». Ou bien est-ce peut-être nous qui avons confondu *suivre le Christ* avec *suivre Mamon*, l'argent ? C'est possible, n'est-ce pas ? Ou bien le pouvoir, car parfois nous ne voulons partager notre pouvoir avec personne. Nous avons la situation d'une congrégation qui ne veut plus engager de jeunes, car « nous ne comprenons plus leur mentalité - dit-elle - nous préférons rester seuls. Nous n'acceptons plus personne ». Ils ont réalisé l'euthanasie spirituelle, ils se sont déclarés en état de mort. Cela n'a aucun sens.

On peut aussi parler de l'obéissance qui ne dit jamais rien. Une fois, j'ai utilisé un terme un peu fort : j'ai dit que cela rend la personne imbécile. Pourquoi ? Parce que si l'on a une lumière de Dieu en nous et qu'on ne la donne pas au supérieur, on devient une personne qui ne contribue pas à la vérité ; on cache la lumière de Dieu en soi. Donnons-la à l'autre, mais pour suivre Jésus. « Ah, mais c'est dangereux, le supérieur peut me renvoyer ». Qui suit-on ? Ce sont des questions qui nous stimulent beaucoup. Le Pape parle de *parésie* ; Qu'est-ce que la parésie ? Le courage. Dans la lecture d'aujourd'hui, il y avait deux mots : courage et persévérance. Le courage consiste à se confronter à la vérité sans crainte. « Dis-le ! » « Oui, mais je cours un risque... » Oui, mais tu es dans la vérité. Quand nous créons ces parallélismes ou ces peurs, nous détruisons le chemin de croissance d'une communauté.

La question homme/femme est une autre chose à réformer. Que de fois sommes-nous entrés dans une sorte de puritanisme, jusqu'à changer la création de Dieu ; car nous avons dit : « Seul l'homme a de la valeur » ou « seule la femme a de la valeur », ou bien « Je suis un homme consacré, la femme est pour moi une tentation » ; « Je suis une femme, l'homme est une tentation, je dois m'en éloigner ». Que de fois avons-nous parcouru ce chemin ! Dieu n'a-t-il pas créé l'homme et la femme ? Un homme ne représente pas l'humanité, ni une femme ; il faut qu'ils soient ensemble. On ne dit pas qu'ils doivent vivre ensemble comme des époux, mais qu'ils soient ensemble, qu'ils avancent ensemble dans la vie, c'est nécessaire. Que de fois avons-nous créé dans nos écrits des symboles niant l'affectivité ou la sexualité. Mais qui est cette personne consacrée qui n'a pas les mêmes caractéristiques que les autres hommes ou femmes ? Sommes-nous des êtres un peu étranges ? Cela n'existe pas.

Il s'agit de reprendre la question de l'humain, d'ouvrir beaucoup plus notre formation à la question de l'affectivité. Combien d'histoires : on ne peut pas prendre la main de l'autre, on ne peut pas mettre la main en poche, car ceci.. car cela... c'est une horrible déformation. Aujourd'hui, dans la société, c'est tout l'inverse : tout est valable. Comment faire ? Nous devons réapprendre cela. Pouvoir regarder, moi, homme consacré, avec un regard pur et bon, une femme avec qui je parle, ouvertement et en toute sûreté; pouvoir aussi embrasser, faire une bise



si nécessaire, mais en Dieu. En Australie, à cause de la pédophilie, nous en sommes arrivés au point où un évêque ne peut plus s'approcher d'un enfant. Je pense que c'est contre nature ! Une fois j'ai encouragé un enfant à venir à moi en courant pour m'embrasser: je lui aurais fait une grosse bise! Mais il n'est pas venu... On a peur. Pourquoi en sommes-nous arrivés là ? On ne peut nier cet aspect ; il faut l'organiser, le faire mûrir. Je ne vous parle pas de certaines expériences que j'ai vécues au petit séminaire (je les raconte toujours en petit groupe) ; les mensonges que les directeurs spirituels racontaient concernant la sexualité. Des histoires qui n'avaient aucun sens... Il faut reprendre ce monde de manière naturelle.

Bien sûr, nous devons être aussi prudents, si nous voulons conserver le don reçu en tant que consacrés, célibataires.

Une belle réalité actuelle, ce sont les congrégations mixtes, ainsi que de nombreux mouvements ecclésiaux dans lesquels la partie masculine et la partie féminine travaillent beaucoup plus ensemble : c'est un don immense pour l'Eglise. L'unique chose que nous pensons qui ne soit pas bien, y compris pour les nouvelles réalités, c'est d'habiter la même maison ; il vaut mieux qu'hommes et femmes aient des maisons distinctes.

8

Car nous connaissons notre nature: nous sommes faibles, et dans des moments de fragilité plus grande, nous pouvons aussi suivre une route qui n'est pas la bonne. Mais tout le reste, nous pouvons le faire ensemble : travailler, faire de l'apostolat, manger... Dans certains monastères, la gouvernance est aussi commune pour la partie masculine et la partie féminine : c'est très beau. Il s'agit donc de reconquérir ce monde.

Un dernier aspect : la question de l'argent. Le Pape a désiré que nous prenions cette question au sérieux. Nous avons travaillé durant quatre ans, jusqu'à aujourd'hui ; nous avons fait deux très grands symposium à Rome, avec des personnes du monde entier. Et nous avons préparé un document approuvé par le Pape, sur l'économie dans la mission de la vie consacrée. Le Pape a mis en lumière deux mots dont nous devons nous souvenir actuellement à ce sujet. Le premier terme m'a paru très intéressant. Je pensais qu'il allait parler de l'Évangile, mais non ; il a dit qu'avant tout, il fallait que nous, dans la vie consacrée, nous acquérions le *professionnalisme*. L'économie est une science ; on ne peut pas la faire n'importe comment. Nos économistes le sont parfois durant trente, quarante, cinquante ans ; parfois ce sont nos supérieurs qui font tout : ils ont le pouvoir ainsi que le pouvoir de l'argent et ils font et défont ce qu'ils veulent, faisant parfois un mal sans commentaire. Nous perdons des patrimoines et des patrimoines...Maintenant, en Italie, nous sommes en train de perdre des patrimoines à cause de la mafia, car ils entrent, et petit à petit tout leur appartient. Car nous sommes bons, n'est-ce pas... Certaines congrégations à Rome ont perdu des millions! Trois congrégations ensemble, que je ne citerai pas par respect, ont perdu 60 millions d'euros ces cinq dernières années. Elles



sont venues le dire au Pape; le Pape a ri et il a dit : « C'est bien, ainsi vous commencez à vivre la pauvreté... » [Rires] Le second mot, naturellement, après la profession, c'est celui de *l'Evangile*. Quelqu'un sans professionnalisme n'est pas crédible. Il faut être crédible, et donc agir selon ce que la science est capable de faire, et bien le faire. C'est pour cette raison, par exemple, que l'on n'acceptait pas le comportement de la banque vaticane, car l'argent qui entrait n'avait pas de nom. Mais d'où venait cet argent et où allait-il ? Parfois, cet argent était celui de la mafia ; parfois il était utilisé pour la construction d'armes. Mais comment peut-on passer par l'Eglise pour destiner cet argent à de telles fins ? Cela n'a pas de sens. Aujourd'hui, tout cela a changé, on a fait un énorme travail.

Par rapport à la question de l'argent, il y a un problème : on en arrive au point où de nombreux gouvernements font pression sur des questions fondamentales, ils promettent leur soutien si nous leur donnons notre *via*, notre appui pour certains projets qui vont à l'encontre de ce que l'Eglise enseigne. Récemment, nous avons eu une situation en Belgique où il y a un groupe de frères qui possède 15 cliniques de psychiatrie et de gériatrie. Les cliniques sont financées à 70% par le gouvernement. Pour survivre, ces cliniques ont constitué une unique fondation dans laquelle deux frères représentent la congrégation. Mais maintenant ils doivent accepter dans les cliniques ce que le gouvernement veut, c'est à dire l'euthanasie. Les deux frères ont accepté. Alors nous avons dû intervenir, car on ne peut pas accepter l'euthanasie comme quelque chose de chrétien. Là il y a vraiment une séparation entre l'argent et l'Evangile. Que faire ? Peut-être perdons-nous les 15 cliniques, peut-être perdrons-nous les deux frères qui doivent quitter la vie consacrée... mais nous ne pouvons pas perdre cette valeur de l'Evangile. La vie ne peut être dominée par l'homme, mais doit être secourue par l'homme. Nos structures ne peuvent accepter des décisions qui vont dans ce sens, prises sous pression, pour les maintenir ; dans ce cas, il vaut mieux les perdre. Maintenant, nous attendons le mot de la fin. Mais il s'agit d'être confronté à bien des choses.

Qu'avons-nous qui puisse garantir notre foi ? Nous avons notre amour pour le Seigneur et notre vie. Pourquoi arrive le martyr ? Parce qu'à un moment donné, l'autre se place au-dessus de moi, m'enlevant même la vie, si je ne change pas. Je pense que je ne peux pas changer, car c'est la source de la vie pour moi. C'est pourquoi nous devons faire face, mais dans la sérénité. Ce qui impressionne chez les martyrs, c'est qu'ils ne s'agitaient pas, ils étaient heureux. Bien sûr, cela devait être très angoissant, et beaucoup ont fui le martyr.

9

Pour dire qu'il y a une forte confrontation entre l'argent et Dieu. Ou bien l'argent sert Dieu, ou bien il se passe exactement le contraire : nous faisons en sorte que Dieu serve l'argent. Mais cela n'est pas possible. Dans le cas des frères de Belgique, le supérieur général est tout à fait d'accord avec nous, mais la difficulté est que la congrégation n'est pas unie, et c'est tout le problème. Mais



nous devons tout mettre en jeu, car ou bien ce que nous avons en mains est vrai, ou bien ce n'est pas vrai. Si ce n'est pas vrai, il suffit de l'abandonner et beaucoup sont en train de le faire; mais si c'est vrai, il faut aussi avoir le courage d'y aller.

En réalité il y a beaucoup de situations différentes. Mon frère, prêtre, est mort en mai dernier. Depuis cinq ans, il avait le cancer. Il était complètement pris par ce cancer et n'avait plus aucune force. IL était à l'hôpital depuis quatre jours et n'avait plus la capacité de vivre sans assistance artificielle. Nous avons demandé au médecin s'il y avait encore quelque espoir. Aucun, à moins que Dieu n'intervienne. Nous avons prié pour cela, mais rien ne s'est passé. Alors nous avons demandé au médecin de ne pas faire l'impossible, car il n'est pas nécessaire de s'acharner pour maintenir la vie. Si nous l'avions maintenu artificiellement, il aurait respiré encore une dizaine de jours, en étant pratiquement mort. Cela n'a pas de sens. Mais cela on le discerne ensemble; nous l'avons fait avec tous ses frères et en tenant compte de notre foi. Certes, c'est dur de voir que l'autre ne respire plus, mais il était déjà arrivé à ce point. Mais cela n'a rien à voir avec la décision de s'enlever la vie. Ce sont des choses sérieuses qui nous concernent aujourd'hui, très sérieuses, car très concrètes.

Voilà, je vous ai quasiment dit tout ce que je pensais. Et vous, vous m'avez écouté sagement. Mais maintenant, nous allons dialoguer !

Card. De Aviz – Lundi 24 septembre 2018